

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(Suite)

Elle avait de la littérature et n'était pas fâchée de le montrer. "Venez, écrivait-elle refaisant le billet célèbre de Ninon. Si la tête me tourne nous verrons à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous sera possible." Ninon s'en tirait à merveille, dit la chronique. Lucette n'y avait guère plus de peine que sa très spirituelle et si aimable patronne.

Mis en belle humeur, montés au diapason, les camarades s'ingéniaient.

"Venez, chère, répondaient-ils, nous vous dirons que vous êtes belle et ferons les pires folies pour vous distraire."

Et alors, peu à peu, entraînée, très fêtée, elle reparut au cercle, eut bientôt son couvert mis chaque soir à la popote.

Ce qui devait arriver, arriva.

Là, certains soirs, après une course aux Ouleds, un peu étourdis de kif et de bruits, on revenait souper, boire le champagne. Les têtes s'échauffaient. On chantait. Et Lucette endiablée, grisée, montait sur la table pour débiter quelque refrain de Paris, dernier style. Après, la fête finissait comme toutes ses pareilles.

Louis était loin.

Le lendemain Lucette disparaissait. Cela durait deux jours. Elle restait enfermée dans la petite maison arabe que Louis avait juste fini d'installer avant son départ. Et c'était inutile d'aller frapper à sa porte. Elle se refusait à ouvrir à qui que ce fût. Elle pleurait, réellement honteuse d'elle-même.

Dans ces ténèbres qu'elle faisait autour d'elle, dans le silence reconquis, sa pensée la ramenait vers son enfance.

Elle revoyait le petit village de France où elle était née, avait grandi, — sa famille pauvre ; le père menuisier, lourd, paysan dont les ru-

desses, les éclats de voix après boire, lui faisaient peur ; la mère effacée, soumise, silencieuse, l'aimant trop, voulant faire d'elle une demoiselle, se tuant de travail pour la bien vêtir et lui faire donner des leçons par l'institutrice de l'endroit.

Le parc du château où vivait la famille Noirmont s'en venait border la route, à la sortie du village et rien de la vie de cette demeure ne passait inaperçu. Souvent courbée sur quelque ouvrage, près de la fenêtre, elle voyait passer Louis et s'était mise à l'aimer, le trouvant très-beau. Et lui ne fut pas sans s'apercevoir de la présence de cette jeune fille qu'il retrouvait toujours, le regard levé vers lui avec tant d'adoration, quand il revenait au château, chaque année, aux vacances. Aussi n'eut-il qu'un signe à faire.

Elle accourut le retrouver à Saurmur.

Là, dans ce milieu mondain, très expert, elle fut vite débrouillée, lancée comme les autres. Elle put paraître dans les fêtes que se donnaient entre eux les petits ménages semblables. Son esprit très vif, tout neuf, le charme de ses yeux lumineux, très doux, lui assurèrent des succès dont elle ne se prévalut certes pas, rapportant tout à Louis Noirmont, heureux, qui la choyait, l'aimait comme une grande enfant.

Or c'est là qu'est la faute. Elle n'était pas faite pour cette vie factice, cette vie de fêtes, de courses, de soupers, vide agitée, en laquelle il l'avait mise. Par moment la lassitude venait. Elle se reprenait. Cette seconde nature qui l'envahissait la révoltait. Mais le pli était pris. Et l'on roulait de garnisons en garnisons, exaspérés, bruyants à plaisir, par défi presque, gâchant la vie, jetant l'argent, fous, ne songeant pas à l'avenir.

Maintenant c'était la satiété complète, le dégoût.

Simplement, sans fausse honte,

parce qu'elle le savait indulgent, capable de la comprendre, elle lui avoua tout cela en des paroles brèves, heurtées, coupées parfois par un sanglot, se mordant les lèvres, fermant les yeux où des larmes obstinées s'amassaient lui brûlant les paupières.

—Non, voyez-vous, répondait-elle au dernier mot de Pierre..... je n'ai pas l'âme très compliquée. Mon âme est restée celle de l'enfant que j'ai été, une âme de petite bourgeoise, très ordinaire, je vous assure.

Et après un instant de silence, comme si une vision, un regret de plus eût passé en elle.

—Oui, c'eût été là ma vie : être cette petite bourgeoise restée en les rêves étroits de son village, comme elle, avoir son homme, bien à soi, des enfants... et ne vivre que pour eux... Oui, des enfants entendez-vous ? Et tout cela, je ne l'aurai jamais...

Pierre, écoutait, incapable de rien dire, rien trouver devant cette détresse qu'il n'aurait jamais soupçonnée en cette jeune femme si riieuse. Alors mettant en son geste une douceur, un respect infini, il porta à ses lèvres la petite main crispée, abandonnée en la sienne.

Aussitôt le visage défait de la jeune femme s'éclaira. Elle eut un faible sourire, fit un geste, voulut parler puis, ne pouvant pas, elle se leva, et s'enfuit par le petit sentier glissant sous le couvert des lauriers roses.

IV

...Le ciel est immense et toute lumière.

Comme il l'avait rêvé, un jour, il marche dans cette lumière énorme, dans cette splendeur muette.

Seul, avec son spahi, il va vers les grands sables, les chotts lointains effondrés dans le mirage bleu des horizons tremblants, Biskra s'est caché derrière sa forêt de palmiers. L'oasis n'est plus qu'un trait vert, une lisière de bois qui s'abaisse, s'enfonce au pied des collines roses posées dans le fond.

Devant lui, c'est du feu, des éclairs partout et d'étranges ombres dures, faites de leurs roses ou bleues.

Toujours, toujours la lumière, et le rayonnement intense de la terre et des cieux !.....

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.